

PAUL VERLAINE

**ODES EN SON  
HONNEUR**

BIBEBOOK

PAUL VERLAINE

# ODES EN SON HONNEUR

1893

**Un texte du domaine public.  
Une édition libre.**

ISBN—978-2-8247-1171-3

**BIBEBOOK**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

## **À propos de Bibebook :**

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur [Bibebook.com](http://www.bibebook.com) de lire un livre de qualité :

Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.

Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture, qui a comme objectif : *la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.*

## **Aidez nous :**

Vous pouvez nous rejoindre et nous aider, sur le site de Bibebook.

<http://www.bibebook.com/joinus>

Votre aide est la bienvenue.

## **Erreurs :**

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, merci de les signaler à :

[error@bibebook.com](mailto:error@bibebook.com)

## **Télécharger cet ebook :**

<http://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1171-3>

## **Credits**

Sources :

- B.N.F.
- Éféfé

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture

Fontes :

- Philipp H. Poll
- Christian Spremberg
- Manfred Klein

## Licence

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA

 Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

[Lire la licence](#)

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragé à le faire.

Vous devez attribuer l'œuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

1

Tu fus une grande amoureuse  
A ta façon, la seule bonne  
Puisqu'elle est tienne et que personne  
Plus que toi ne fut malheureuse  
Après la crise de bonheur  
Que tu portas avec honneur,

Oui, tu fus comme une héroïne,  
Et maintenant tu vis, statue  
Toujours belle sur la ruine  
D'un espoir qui se perpétue  
En dépit du Sort évident,  
Mais tu persistes cependant.

Pour cela, je t'aime et t'admire  
Encore mieux que je ne t'aime  
Peut-être, et ce m'est un suprême  
Orgueil d'être meilleur ou pire  
Que celui qui fit tout le mal,  
D'être à tes pieds tremblant, féal.

Use de moi, je suis ta chose ;  
Mon amour va, ton humble esclave,  
Prêt à tout ce que lui propose  
Ta volonté, dure ou suave,  
Prompt à jouir, prompt à souffrir,  
Prompt vers tout hormis pour mourir !

Mourir dans mon corps et mon âme,  
Je le veux si c'est ton caprice.  
Quand il faudra que je périsse  
Tout entier, fais un signe, femme,  
Mais que mon amour dût cesser ?  
Il ne peut s'éterniser.

Odes en son honneur

Jette un regard de complaisance,  
O femme forte, ô sainte, ô reine,  
Sur ma fatale insuffisance  
Sans doute à te faire sereine :  
Toujours triste du temps fané,  
Du moins, souris au vieux damné.

2

Laisse dire la calomnie  
Qui ment, dément, nie et renie  
Et la médisance bien pire  
Qui ne donne que pour reprendre  
Et n'emprunte que pour revendre...  
Ah ! laisse faire, laisse dire !

Faire et dire lâches et sottes,  
Faux gens de bien, feintes mascottes,  
Langue d'aspic et de vipère ;  
Ils font des gestes hypocrites,  
Ils clament, forts de leurs mérites,  
Un mal de toi qui m'exaspère,

Moi qui t'estime et te vénère  
Au-dessus de tout sur la terre,  
T'estime et vénère, ma belle,  
De l'amour fou que je te voue,  
Toi, bonne et sans par trop de moue,  
M'admettant au lit, ma fidèle !

Mais toi, méprise ces menées,  
Plus haute que tes destinées,  
Grand cœur, glorieuse martyre,  
Plane au-dessus de tes rancunes  
Contre ces d'aucuns et d'aucunes ;  
Bah ! laisse faire et laisse dire !

Bah ! fais ce que tu veux, ma belle  
Et bonne, — fidèle, infidèle, —  
Comme tu fis toute ta vie,  
Mais toujours, partout, belle et bonne,  
Et ne craignant rien de personne,  
Quoi qu'en aient la haine et l'envie.



Et puis tu m'as, si tu m'accordes  
Un peu de ces miséricordes  
Qui siéient envers un birbe honnête.  
Tu m'as, chère, pour te défendre,  
Te plaire, si tu veux m'entendre  
Et voir, encore que laid et bête.

3

L'écartement des bras m'est cher, presque plus cher  
Que l'écartement autre :  
Mer puissante et que belle et que bonne de chair,  
Quel appât est la vôtre !

O seins, mon grand orgueil, mon immense bonheur,  
Purs, blancs, joie et caresse,  
Volupté pour mes yeux et mes mains et mon cœur  
Qui bat de votre ivresse,

Aisselles, fins cheveux courts qu'ondoie un parfum  
Capiteux où je plonge,  
Cou gras comme le miel, ambré comme lui, qu'un  
Dieu fit bien mieux qu'en songe,

Fraîcheur enfin des bras endormis et rêveurs  
Autour de mes épaules,  
Palpitantes et si doux d'étreinte à mes ferveurs  
Toutes à leurs grands rôles,

Que je ne sais quoi pleure en moi, peine et plaisir,  
Plaisir fou, chaste peine,  
Et que je ne puis mieux assouvir le désir  
De quoi mon âme est pleine

Qu'en des baisers plus langoureux et plus ardents  
Sur le glorieux buste  
Non sans un sentiment comme un peu triste dans  
L'extase comme auguste !

Et maintenant vers l'ombre blanche — et noire un peu,  
L'amour il peut détendre  
Plus par en bas et plus intime son fier jeu  
Dès lors naïf et tendre !

4

La sainte, ta patronne, est surtout vénérée  
Dans nos pays du Nord et toute la contrée  
Dont je suis à demi, la Lorraine et l'Ardenne.  
Elle fut courageuse et douce et mourut vierge  
Et martyre. Or il faut lui brûler un beau cierge  
En ce jour de ta fête et de quelque fredaine  
De plus, peut-être, en son honneur, ô ma païenne !

Tu n'es pas vierge, hélas ! mais encore martyre  
Non pour Dieu, mais qui te plut. (Qu'ont-ils à rire ?)  
A cause de ton cœur saignant resté sublime.  
Courageuse, tu l'es, pauvre chère adorée,  
Pour supporter tant de douleur démesurée  
Avec cette fierté qui pare une victime.  
Avec tout ce pardon joyeux et longanime.

Et douce ? Ah oui ! malgré ton allure si vive  
Et si forte et rude parfois. Douce et naïve  
Comme ta voix d'enfant aux notes paysannes.  
Douce au pauvre et naïve envers tous et que bonne  
Sous un dehors souvent brutal qui vous étonne,  
Vous, les gens, mais dont j'ai vite su les arcanes !

Douce et bonne et naïve, âme exquise qui planes  
Au-dessus de tout préjugé bête ou féroce,  
Au-dessus de l'hypocrisie et du *cant* rosse  
Et du jargon menteur et de l'argot fétide  
Dans la région pure où la haine s'ignore,  
Où la rancune expire, où l'amour pur arbore  
Sur la blancheur des cieux sa bannière candide.

O résignation infiniment splendide.  
En ce jour de ta fête et malgré nos frivoles  
Préoccupations moins coupables que folles

De baisers redoublés pour le cas, et l'antienne  
Plus gentille encor qu'excessive des mots lestes,  
Recueillons-nous pourtant, pensons aux fins célestes  
Afin qu'après ma mort ou, las ! après la tienne,  
Le survivant pour l'absent prie, ô ma chrétienne !

5

« Quand je cause avec toi paisiblement,  
Ce m'est vraiment charmant, tu causes si paisiblement!  
Quand je dispute et te fais des reproches,  
Tu disputes, c'est drôle, et me fais aussi des reproches.

S'il m'arrive, hélas! d'un peu te tromper,  
O misère! tu cours la ville afin de me tromper.  
Et si je suis depuis des temps fidèle,  
Tu me restes, durant juste tous ces temps-là, fidèle.

Suis-je heureux, tu te montres plus heureuse  
Encore, et je suis plus heureux, d'enfin! te voir heureuse.  
Pleuré-je, tu pleures à mon côté.  
Suis-je pressant, tu viens bien gentiment de mon côté.

Quand je me pâme, lors tu te pâmes.  
Et je me pâme plus de sentir qu'aussi tu te pâmes.  
Ah! dis quand je mourrai, mourras-tu, toi? »  
Elle: « Comme je t'aimais mieux, je mourrai plus que toi. »

... Et je me réveillai de ce colloque  
Hélas! C'était un rêve (un rêve ou bien quoi?) ce colloque.

6

Mais après les merveilles  
Qui n'ont pas de pareilles  
De l'épaule et du sein,  
Faut sur un autre mode  
Dresser une belle ode  
Au glorieux bassin.

Faut célébrer la blanche  
Souplesse de la hanche  
Et sa mate largeur,  
Dire le ventre opime  
Et sa courbe sublime  
Vers le sexe mangeur

Que chastement, encore  
Que joliment, décore  
Et défend juste assez  
L'ombre qui sied aux choses  
Divines, peu moroses  
Rideaux drûment tressés,

Teutatès adorable,  
Saturne plus aimable,  
Anthropophage cher  
Qui veut aux sacrifices  
Non le sang des génisses  
Mais le lait de ma chair.

Nous chanterons ensuite  
L'aine blonde et sa fuite  
Ambrée au sein du Saint...  
Mais déposons la lyre,  
Livrons-nous au délire  
Raisonnable et succinct ?

Non ! fou, braque, orgiaque,  
En apache, en canaque  
Ivre de tafia :  
Nous ne sommes pas l'homme  
Pour la docte Sodome  
Quand la Femme il y a.

7

Fifi s'est réveillé. Dès l'aube tu m'as dit  
Bonjour en deux baisers, et le pauvre petit  
Pépia, puis remit sa tête sous son aile  
Et tut pour le moment sa gente ritournelle.  
Ici je te rendis pour les tiens un baiser  
Multiforme, ubiquiste et qui fut se poser  
De la plante des pieds au bout des cheveux sombres  
Avec des stations aux lieux d'éclairs et d'ombres,  
Un jeu (car tu riais) ridiculement doux,  
Et, brusque, entre les tiens je poussai mes genoux,  
Tôt redressé sur eux et, penché vers ta bouche,  
Fus brutal sans que tu te montrasses farouche,  
Car tu remerciais dans un regard mouillé.  
C'est alors que Fifi, tout à fait réveillé,

Le mignon compagnon ! comparable aux bons drilles  
Que le bonheur d'autrui ne fait pas envieux,  
Salua mon triomphe en des salves de trilles  
Que tout son petit cœur semblait lancer aux cieux.

Il sautillait, fiérot, comme un gars qui se cambre,  
Acclamant un vainqueur justement renommé,  
Et l'aurore éclatant aux carreaux de la chambre  
Attestait sans mentir que nous avions aimé.



8

Cuisses grosses mais fuselées,  
Tendres et fermes par dessous,  
Dessus d'un dur qui serait doux,  
Muscleuses et potelées,

Cuisses si bonnes tant baisées  
Devers leur naissance et par là,  
Blanches plus que rose-thé, la  
Meilleure part de mes pensées,

Genoux, petites têtes d'anges  
Bouffis dans leur juste maigreur,  
Mollets bondis qui font fureur  
En des bas clairs craignant les fanges.

Pieds dressés pour te hausser jusque  
A ma taille pour t'embrasser,  
Moi, t'enlever et te placer  
Sur le lit, pieds très beaux que busque

La cheville de mol ivoire  
Et que parfume leur fraîcheur ;  
Doigts délicats, frêle rougeur  
Doucement fauve au talon, voire

Assez forte peau pour la marche,  
Mais quoi ! faut-il pas au cher corps  
Base solide et soutiens forts,  
Au cher corps qui garde mon Arche,

L'arche de crainte et de blandices  
Où j'entre, tous torts révolus,  
Comme on monterait au ciel. Pieds  
Divins, genoux fins, bonnes cuisses !

9

Tu fus souvent cruelle,  
Même injuste parfois,  
Mais que fait, ô ma belle,  
Puisqu'en toi seule crois

Et puisque suis ta chose.

Que tu me trompes avec Pierre,  
Louis, *et cœtera punctum*,  
Je sais, mais, là! n'en ai que faire :  
Ne suis que l'humble factotum

De ton humeur gaie ou morose.

S'il arrive que tu me bates,  
Soufflettes, égratignes, tu  
Es le maître dans nos pénates,  
Et moi le cocu, le battu,

Suis content et vois tout en rose.

Et puis dame j'opine  
Qu'à me voir ainsi si  
Tien, finiras, divine  
Par m'aimoter ainsi

Qu'on s'attache à sa chose.

10

Et maintenant, aux Fesses!  
Je veux que tu confesses,  
Muse, ces miens trésors  
Pour quels — et tu t’y fies —  
Je donnerais cent vies  
Et, riche, tous mes ors  
Avec un tas d’encors.

Mais avant la cantate  
Que mes âme et prostate  
Et mon sang en arrêt  
Vont dire à la louange  
De son cher Cul que l’ange...  
O déchu! saluerait,  
Puis il l’adorerait,

Posons de lentes lèvres  
Sur les délices mièvres  
Du dessous des genoux,  
Souple papier de Chine,  
Fins tendons, ligne fine  
Des veines sans nul pouls  
Sensible, il est si doux!

Et maintenant, aux Fesses!  
Déesses de déesses,  
Chair de chair, beau de beau,  
Seul beau qui nous pénètre  
Avec les seins, peut-être,  
D’émoi toujours nouveau,  
Pulpe dive, alme peau!

Elles sont presque ovales,  
Presque rondes. Opales,

Ambres, roses (très peu)  
S'y fondent, s'y confondent  
En blanc mat que répondent  
Les noirs, roses par jeu,  
De la raie au milieu.

Déeses de déesses !  
Du repos en liesses,  
De la calme gaîté,  
De malines fossettes  
Ainsi que des risettes,  
Quelque perversité  
Dans que de majesté... !

Et quand l'heure est sonnée  
D'unir ma destinée  
A Son Destin fêté,  
Je puis aller sans crainte  
Et bien tenter l'étreinte  
Devers l'autre côté :  
Leur concours m'est prêté.

Je me dresse et je presse  
Et l'une et l'autre fesse  
Dans mes heureuses mains.  
Toute leur ardeur donne,  
Leur vigueur est la bonne  
Pour aider aux hymens  
Des soirs aux lendemains...

Ce sont les reins ensuite,  
Amplés, nerveux qu'invite  
L'amour aux seuls élans  
Qu'il faille dans ce monde,  
C'est le dos gras et monde,  
Satin tiède, éclairs blancs.

Ondulements troublants.

Et c'est enfin la nuque  
Qu'il faudrait être eunuque  
Pour n'avoir de frissons,  
La nuque damnatrice,  
Folle dominatrice  
Aux frisons polissons  
Que nous reconnaissons.

O nuque proxénète,  
Vaguement déshonnête  
Et chaste vaguement,  
Frison, joli symbole  
Des voiles de l'Idole  
De ce temple charmant,  
Frison chers doublement!

11

Riche ventre qui n'a jamais porté,  
Seins opulents qui n'ont pas allaité,  
Bras frais et gras, purs de tout soin servile.

Beau cou qui n'a plié que sous le poids  
De lents baisers à tous les chers endroits,  
Menton où la paresse se profile,

Bouche éclatante et rouge d'où jamais  
Rien n'est sorti que propos que j'aimais,  
Oiseux et gais — et quel nid de délices !

Nez retroussé quêtant les seuls parfums  
De la santé robuste, yeux plus que bruns  
Et moins que noirs, indulgemment complices,

Front peu penseur mais pour cela bien mieux,  
Longs cheveux noirs dont le grand flot soyeux,  
Jusques aux reins lourdement se hasarde,

Croupe superbe éprise de loisir  
Sauf aux travaux du suprême plaisir,  
Aux gais combats dont c'est l'arrière-garde,

Jambes enfin, vaillantes seulement  
Dans le plaisant déduit au bon moment  
Serrant mon buste et ballant vers la nue,

Puis, au repos, — cuisses, genoux, mollet, —  
Fleurant comme ambre et blanches comme lait :  
— Tel le pastel d'après ma femme nue.

12

Mais Sa tête, Sa tête !  
Folle, unique tempête  
D'injustice indignée,  
De mensonge en furie,  
Visions de tuerie  
Et de vengeance ignée.

Puis exquise bonace,  
Du soleil plein l'espace,  
Colombe sur l'abîme,  
Toute bonne pensée  
Caressée et bercée  
Pour un réveil sublime.

Force de la nature  
Magnifiquement dure  
Et si douce, Sa tête,  
Adoré phénomène  
O de ma Philomène  
La tête, seule fête !

Et voyez quelle est belle  
Cette tête rebelle  
A la littérature  
Comme à l'art de la brosse  
Et du ciseau féroce,  
Voyez, race future !

Car je veux dire aux Anges  
Ce plus cher des visages,  
Cheveux noirs comme l'ombre  
Où passerait une onde  
Pure, froide, profonde,  
Sous un ciel bas et sombre,

Petit front d'Immortelle  
Plissé dans la querelle,  
Nez mignard qu'ironise  
Un bout clair qui s'envole,  
Bouche d'où Sa parole  
Part, précise et consise

Mais sorcière sans cesse,  
Qui blesse et qui caresse  
Mon âme obéissante,  
Soumise, adulatrice,  
O voix dominatrice,  
O voix toute-puissante... !

Et ô sur cette bouche  
Plus âpre que farouche,  
Plus farouche que tendre,  
Plus tendre qu'ordinaire,  
Prince au fond débonnaire,  
Le Baiser semble attendre,

Et tout cela qu'éclaire  
Le regard circulaire  
De deux yeux de braise,  
Bruns avec de la flamme,  
Sournois avec de l'âme  
Et du cœur, n'en déplaie

A nos jaloux, ma reine,  
Ma noble souveraine  
Qui me tient dans tes geôles,  
O tête belle et bonne  
Et mauvaise — et couronne  
Du trône, tes Épaules.



13

Nos repas sont charmants encore que modestes,  
Grâce à ton art profond d'accommoder les restes  
Du rôti d'hier ou de ce récent pot-au-feu  
En hachis et ragoûts comme on n'en trouve pas chez Dieu.

Le vin n'a pas ce nom, car à quoi sert la gloire ?  
Et puisqu'il est tiré, ne faut-il pas le boire ?  
Pour le pain, comme on n'en a pas toujours mangé,  
Qu'il nous semble excellent me semble un fait archijugé.

Le légume est pour presque rien, et le fromage :  
Nous en usons en rois dont ce serait l'usage.  
Quant aux fruits, leur primeur ça nous est bien égal,  
Pourvu qu'il y en ait dans ce festin vraiment frugal.

Mais le triomphe, au moins pour moi, c'est la salade :  
Comme elle en prend ! sans jamais se sentir malade,  
Plus forte en cela que défunt Tragaldabas,  
Et j'en bâfre de cœur tant elle est belle en ces ébats,

Et le café, qui pour ma part fort m'indiffère,  
Ce qu'elle l'aime, mes bons amis, quelle affaire !  
Je m'en amuse et j'en jouis pour elle, vrai !  
Et puis je sais si bien que la nuit j'en profiterai,

Je sais si bien que le sommeil fuira sa lèvre  
Et ses yeux allumés encor d'un brin de fièvre  
Par la goutte de rhum bue en trinquant gaîment  
Avec moi, présage gentil d'un choc bien plus charmant

14

Nous sommes bien faits l'un pour l'autre ;  
Pourtant quand tu me rencontreras  
Menant mes derniers embarras  
D'homme grave et de bon apôtre,  
Ruine encore de chrétien,  
Philosophe déjà païen,

Lourd de doctrine et de scrupule,  
(Le tout un peu décomposé)  
Mais au fond très bien disposé  
Pour la popine et la crapule,  
En un mot, sot entre les sots  
De cette sorte de puceaux,

T'eus quelque mal à la conquête,  
— Et par ce mot que j'ai voulu  
J'entends ton triomphe absolu, —  
Sinon de mon cœur, de ma tête ;  
Je ne parle pas de mon corps  
Vaincu dès les primes abords.

Mais comme nous sympathisâmes  
Dès nos esprits mis en rapport  
Et dès lors quel parfait accord  
Entre ces luronnes, nos âmes,  
Ces luronnes et nos lurons  
D'esprits tout carrés et tout ronds !

Toi simple encor, que compliquée,  
Et moi naïf aux cents replis,  
Notre expérience des lits  
Et notre ignorance marquée  
En fait de sentiment subtil,  
Tout ce nous rendait que gentil

L'un à l'autre ! en dépit, par crises,  
De colères bien vite au trot,  
D'humeurs noires, roses bientôt,  
Et, mon Dieu, d'un tas de sottises  
Qu'on réparait, pour t'apaiser  
Madame et Monsieur, d'un baiser !

C'est de persévérer, petite !  
C'est, chère, de continuer,  
Quittes à parfois nous tuer  
Pour nous ressusciter ensuite,  
C'est de rester à deux, vraiment,  
Bon cœur et mauvais garnement.

15

Quand tu me racontes les frasques  
De ta chienne de vie aussi,  
Mes pleurs tombent gros, lourds, ainsi  
Que des fontaines dans des vasques,  
Et mes longs soupirs condolents  
Se mêlent à tes récits lents.

Tu me dis tes amours premières :  
Fille des champs avec des gars,  
Puis fille en ville aux fols écarts  
Et les trahisons coutumières  
Et mutuelles sans remord  
Des deux parts et comme d'accord.

Tout d'un coup un caprice vite  
Mûri, par l'us, en passion  
Sauvage, tel l'humble scion  
Grandissant en palme subite  
Qu'agiterait dans quelque vert  
Paysage un vent du désert.

Fidèle, toi, l'autre, infidèle,  
Toi douloureuse, lâche, enfin  
Furieuse, soûle du vin  
Du vice, essorant d'un coup d'aile  
Ton cœur comme un aigle blessé,  
Mais sans pouvoir fuir le passé...

Je t'écoute, et ma pitié toute,  
Toute mon admiration,  
Une indicible affection,  
Sinon celle d'un pur amour  
Te vont de moi par quelle route  
Qui souffrirait, chère, à son tour,

Qui souffrira, j'en ai la crainte,  
Qui souffre déjà, tu le sais,  
Toi parfois mauvaise à l'excès,  
Charmante aussi comme une sainte  
Envers ce moi, bon vieil amant,  
Le dernier, hein, probablement ?

16

Je ne suis pas jaloux de ton passé, chérie,  
Et même je t'en aime et t'en admire mieux.  
Il montre ton grand cœur et la gloire inflétrie  
D'un amour tendre et fort autant qu'impétueux.

Car tu n'eus peur ni de la mort ni de la vie,  
Et, jusqu'à cet automne fier répercuté  
Vers les jours orageux de ta prime beauté,  
Ton beau sanglot, honneur sublime, t'a suivie.

Ton beau sanglot que ton beau rire condolait  
Comme un frère plus mâle, et ces deux bons génies  
T'ont sacrée à mes yeux de vertus infinies  
Dont mon amour à moi, tout fier, se prévalait

Et se targue pour t'adorer au sens mystique :  
Consolations, vœux, respects, en même temps  
Qu'humbles caresses et qu'hommages ex-votants  
De ma chair à ce corps vaillant, temple héroïque

Où tant de passions comme en un Panthéon,  
Rancœurs, pardons, fureurs et la sainte luxure  
Tinrent leur culte, respectant la forme pure  
Et le galbe puissant profanés par Phaon.

Pense à Phaon pour l'oublier dans mon étreinte  
Plus douce et plus fidèle, amant d'après-midi,  
D'extrême après-midi, mais non pas attiédi  
Que me voici, tout plein d'extases et de crainte.

Va, je t'aime... mieux que l'autre : il faut l'oublier,  
Toi, souris-moi du moins entre deux confidences,  
Amazone blessée ès belles imprudences  
Qui se réveille au sein d'un vieux brave écuyer.

17

«Tu m'obstines!» — «Et je t'emmène  
A la campagne.» Ainsi parlaient  
Deux amoureux dont s'éperlaient  
Plus d'un encor propos amène.

Je crains fort que ces amoureux  
N'aient été nous l'autre semaine  
Nous répondant, Tyrcis, Climène,  
Hélas! en mots trop savoureux.

Mais puisqu'il en est temps encore,  
Puisqu'il en est encore temps,  
Ne soyons donc plus mécontents,  
Au contraire, et que s'édulcore

Notre courroux, pourtant grondant  
Un petit peu, mais pour la forme,  
En un orage horrible, énorme,  
De gros baisers se répondant.

O ma dure et bonne compagne,  
Assez, dis, de malentendus,  
Et si tu veux — car je le dus —  
Or, je t'emmène à la campagne.

18

O toi triomphante sur deux  
« Rivales » (pour dire en haut style),  
Tu fus ironique ; – elles... feues –  
Et n'employas d'effort subtil  
Que juste assez pour que tu fus –  
Ses encor mieux, grâce à cet us

Qu'as de me plaire sans complaire  
Plus qu'il ne faut à mes caprices.  
Or je te viens jouer un air  
Tout parfumé d'ambre et d'iris,  
Bien qu'ayant en horreur triplix  
Tout parfum hostile ou complice,

Sauf la seule odeur de toi, frais  
Et chaud effluve, vent de mer  
Et vent, sous le soleil, de prés  
Non sans quelque saveur amère  
Pour saler et poivrer ainsi  
Qu'il est urgent, mon cœur transi,

Mon cœur, mais non pas ma bravoure  
En fait d'amour ! Tu ressuscite-  
Rais un défunt, le bandant pour  
Le déduit dont Vénus dit : *Sit !*  
Oui, mon cœur encore il pantèle  
Du combat court, mais de peur telle !

Peur de te perdre si le sort  
Des armes eût trahi tes coups.  
Peur encor de toi, peur encore  
De tant de boudes et de moues.  
Quant aux deux autres, ô là là !  
Guère n'y pensais, t'étais là.



Iris, ambre, ainsi j'annonçai  
— Ma mémoire est bonne — ces vers  
A ta victoire fière et gaie  
Sur tes rivales somnifères.  
Mais que n'ont-ils le don si cher,  
Si pur ? Fleurer comme ta chair !

19

Ils me disent que tu me trompes.  
D'abord, qu'est-ce que ça leur fait ?  
Chère frivole, que tu rompes  
Un serment que tu n'as pas fait ?

Ils me disent que t'es méchante  
Envers moi, — moi, qui suis si bon !  
Toi méchante ! Qu'un autre chante  
Ce refrain très loin d'être bon

Méchante, toi qui toujours m'offres  
Un sourire amusant toujours,  
Toi, ma reine, qui de tes coffres  
Me puise des trésors toujours.

Ils me disent et croient bien dire,  
O toi que tu ne m'aimes pas ?  
Que m'importe, j'ai ton sourire,  
Et puis tu ne m'aimerais pas ?

Tu ne m'aimes ? Et la grâce  
Et la force de ta beauté.  
Tu me les donnes, grande et grasse  
Et voluptueuse beauté.

Tu ne m'aimes pas ? Et quand même  
Ce serait vrai, qu'est-ce que fait ?  
« Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. »  
— Mais tu m'aimes, dis, par le fait.

# Table des matières

1	1
2	3
3	5
4	6
5	8
6	9
7	11
8	12
9	13
10	14
11	17
12	18
13	20
14	21
15	23
16	25
17	26
18	27
19	29

Une édition

**BIBEBOOK**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

Achévé d'imprimer en France le 6 novembre 2016.